

HISTOIRE
UNIVERSELLE

21 $\frac{104}{35}$

HISTOIRE
UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOËL DES VERGERS

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de reproduction
et de traduction.

TROISIÈME ÉDITION PARISIENNE

entièrement revue

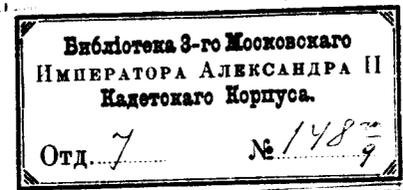
D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR



TOME NEUVIÈME



A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56
M DCCC LXVII

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}
RUE JACOB, 56

À

HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE X.

DIXIÈME ÉPOQUE (800-1096).

SOMMAIRE.

Louis le Débonnaire et ses enfants. — Les Carolingiens en France. — Incur-
sions des Sarrasins. — Les Normands en France; conversion de la Scandi-
navie. — Les Normands en Angleterre. — Les Normands en Italie. — Les
Slaves. Les Normands et les Slaves en Russie. — Race finnoise; Hongrois. —
Fin des Carolingiens; Capétiens. — Féodalité. — Italie. — Royaume de
Germanie, Othon le Grand; les Italiens. — Les Othon; maison de Franconie.
— L'Église. — Grégoire VII. — Empire d'Orient; schisme. — Espagne; le
Cid. — Empire arabe. — Les Turcs; l'Inde. — Culture intellectuelle des
Orientaux; Ferdoucy. — Lettres et sciences. — Beaux-arts. — Épilogue.

CHAPITRE PREMIER.

LOUIS LE DÉBONNAIRE ET SES FILS.

On a coutume de dire que l'édifice construit par Charlemagne
disparut avec lui, et qu'il ne resta rien d'un si grand empire,
comme il arriva de celui de Napoléon, à la chute duquel la ré-
volution reprit librement sa course triomphale, arrêtée un mo-
ment par un bras si vigoureux. Sans doute, l'influence de Char-
lemagne fut due en grande partie à ses qualités personnelles;
son génie lui avait inspiré l'idée de s'opposer aux nouvelles in-
vasions des Germains et des Arabes, ainsi qu'au morcellement
intérieur de l'Europe, en formant un grand tout des États chré-
tiens, en soumettant les races étrangères, en extirpant les croyan-

ces ennemies ; dans ce but, il employa la guerre offensive et la conquête. Avec un esprit supérieur à son temps, avec une activité prodigieuse, qui lui imposait comme une nécessité de coordonner, de réformer, il se servit des débris de la civilisation romaine, de la liberté des peuples restés sur le sol germanique, des nouvelles institutions de ceux qui l'avaient quitté, pour élever un État réunissant les formes de l'ancienne administration impériale, la *puissance de la cour*, comme disaient les contemporains, les assemblées nationales de la Germanie et le patronage militaire. Il fut tout ensemble chef de guerriers, président des champs de mai, empereur romain, et le fardeau ne parut pas au-dessus de ses forces. Mais, parmi ses fils, lequel était capable de gouverner un empire qui s'étendait de l'Elbe à l'Èbre, de la mer du Nord à la Calabre ? Lui-même n'avait-il pas déjà senti la secousse donnée par le Nord aux chaînes dont il l'avait chargé ? n'avait-il pas rencontré en Corse les vaisseaux des Arabes d'Espagne courant la Méditerranée, depuis qu'il leur avait fermé tout autre chemin ? et les Arabes de Kairwan pouvaient-ils se soustraire à la famine autrement qu'en se livrant à la piraterie ? Charles avait comprimé les nations, et maintenant les nations vont réagir.

Le lien d'unité qu'il avait imposé devait donc se relâcher ; mais il n'est pas vrai pour cela qu'il n'en restât rien. Ce qui tirait sa vie de l'activité du monarque périt ; il n'y eut plus un centre d'où partit et vers lequel revint tout le mouvement : les assemblées générales devinrent plus rares et moins puissantes ; on vit déchoir les *missi dominici*, l'administration uniforme, l'autorité souveraine qui dirigeait tout. Cependant beaucoup de choses survécurent à Charlemagne : le gouvernement local avec les comtes, les ducs, les vicaires, les centeniers et les bénéficiaires ; l'organisation de la propriété et des magistratures qu'il avait arrachées à leur confusion précédente, et poussées vers l'indépendance héréditaire, c'est-à-dire vers la féodalité ; l'impulsion donnée aux intelligences qui, à partir de son règne, s'avancèrent dans la voie du progrès ; l'empire d'Occident, bien qu'affaibli, n'en continua pas moins d'exister.

Les deux invasions menaçantes ont été arrêtées, l'une aux Pyrénées, l'autre au Weser. Des débris du vaste empire, il se forme des royaumes capables de faire face à l'ennemi ; comme ils ne sont plus obligés de se tenir constamment sur la défensive pour garantir un territoire aux frontières mobiles, ils se donnent des institutions plus ou moins régulières, à l'abri de confins déterminés. De nouveaux barbares surviennent, mais par mer ; redou-

tables plutôt à cause de ravages partiels que par les effets durables de leurs incursions, ils peuvent bien affliger les nations, mais non les détruire.

Charles avait prévu cet autre fléau. Nous avons déjà dit que, pendant un séjour qu'il fit dans la Narbonnaise, quelques pirates normands poussèrent audacieusement leurs barques jusque dans le port ; mais, instruits bientôt de sa présence, ils remirent sur-le-champ à la voile. Charles, appuyé sur le balcon, d'où ses regards s'étendaient sur la mer, resta quelque temps silencieux en laissant couler ses larmes ; puis, s'adressant à ses leudes étonnés : *Savez-vous, dit-il, pourquoi je pleure ? ce n'est pas que je craigne ces gens-là ; mais je m'afflige de ce que, moi vivant, ils aient osé aborder sur ce rivage, et je prévois combien de maux ils causeront à mes fils et à leurs peuples (1).*

Charles avait à s'effrayer plus encore des périls intérieurs que de ceux du dehors. Son coup d'œil pénétrant n'avait pas manqué de reconnaître combien les grands étaient portés à s'attribuer tous les biens, soit en dépouillant par la fraude ou la violence les propriétaires qui dépendaient d'eux, soit en les surchargeant de corvées et de services militaires, afin que, réduits aux abois, ils invoquassent la servitude comme refuge. On pouvait régler cette tendance, mais non l'empêcher. Il avait réuni des nations d'origine diverse ; mais, si les Mérovingiens n'avaient pu fondre les Francs avec les Gaulois et les Aquitains, ni même les Francs de Neustrie avec ceux d'Austrasie, il était plus difficile encore d'effacer les indestructibles barrières du Rhin et des Alpes ; de même, on ne pouvait croire que les peuples assujettis de la Saxe, de la Bretagne, de la Bavière, de l'Espagne, de l'Italie, se fussent identifiés avec les conquérants, et bien moins encore les tributaires qui habitaient sur l'Oder, sur la Theiss et le Garigliano. Le partage fait par Charles affaiblissait les siens, tandis qu'il ne satisfaisait ni les vœux ni le besoin des races ; or c'est d'après le caractère de ces races que nous verrons bientôt l'empire se dissoudre, la féodalité l'emporter sur la monarchie, l'unité faire place au morcellement, chaque baron devenir le centre d'une société restreinte et presque indépendante, les grands et les évêques occupés non plus à protéger le trône des Carlovingiens, mais à s'en disputer les débris.

(1) Chron. Mon. S. Gall. II, 22. *Scitis, o fideles mei, quod tantopere plora, verim? Non hoc timeo quod isti magis mihi aliquid nocere prævaleant; sed nimium contristor quod, me vivente, ausi sunt litus istud attingere; et maximo dolore torqueor quia prævideo quanta mala posteris meis et eorum sint facturi subjectis.*

Les avantages d'un grand empire ne peuvent être compris qu'à l'aide de raisonnements subtils et de calculs de confraternité, qui dépassent les idées simples de nations nouvelles, étrangères aux vastes associations, n'ayant que des rapports sociaux limités et peu nombreux. Son mécanisme compliqué laisse les peuples ou tyrannisés par les gouvernants, ou négligés par le monarque éloigné, à moins que la direction ne lui soit imprimée par une administration beaucoup mieux réglée qu'elle ne saurait l'être dans un État de formation récente, où manque encore l'expérience. Tant que les comtes, les *missi dominici*, les évêques, les *scabini*, reçurent l'impulsion de Charlemagne, leur action fut harmonique et rapide; après sa mort, et son habileté incomparable ne pouvant se transmettre avec le titre impérial, cette machine trop rapidement agencée, et poussée par un bras hardi sur une route non encore aplanie, dut nécessairement se briser. Malheureux le roi qui arrive au moment où va éclater une révolution dont il n'est pas cause, mais qu'il ne peut réprimer et ne sait pas diriger!

Tel fut le sort de Louis le Débonnaire, sous lequel se fractionna l'empire de Charlemagne en trois grands royaumes, d'Italie, de France et de Germanie, sans compter ceux de moindre étendue, les uns et les autres d'une durée plus ou moins courte. Les différentes nations avaient perdu leurs familles principales : les chefs saxons avaient été convertis au christianisme ou exterminés; le dernier roi lombard mourut dans le cloître de Corbie; la dynastie des Agilolfinges s'était éteinte violemment dans la personne de Tassillon. Les peuples cherchèrent donc des chefs ailleurs, et comme tels se présentèrent les fils de Louis, qui parurent se mettre à la tête d'une rébellion parricide, quand ils ne faisaient que réaliser le vœu de peuples aspirant à une existence nationale.

En Italie, le sceptre passe des Carlovingiens dans des mains italiennes, auxquelles il est bientôt arraché par les étrangers. Les Saxons, qui se substituent en Allemagne à la race de Charles, ont les plus grandes peines à établir quelque accord entre les différentes populations teutoniques, qui aspirent au commandement, ou entre les tribus slaves destinées à obéir; la Germanie acquiert ce titre d'empire que Charles avait fait revivre, et qui s'y est conservé jusqu'à nos jours pour s'éteindre aux mains de François II d'Autriche (1). La France elle-même échappe à la

(1) En 1806, il renonça au titre d'empereur romain, et prit celui d'empereur héréditaire d'Autriche (François I^{er}).

descendance de Pépin, qui disparaît au fond des cloîtres, où ce roi avait laissé mourir les Mérovingiens.

La première bande des barbares est à peine entrée dans la voie de l'ordre et de la civilisation, qu'elle est suivie par d'autres, les Slaves au nord-est, les Normands au nord-ouest, qui fondent deux grandes puissances, la Russie et l'Angleterre. La division empêche de résister à leur invasion, qui produit des divisions nouvelles.

Le pouvoir de Mahomet s'est affaibli dans l'Arabie; mais il acquiert dans la Perse une force à laquelle ce pays ne s'était jamais élevé depuis le temps de Cyrus. D'autres musulmans menacent l'Italie et l'empire d'Orient, débris languissant de l'ancienne civilisation placé sur les confins d'une barbarie nouvelle; ceux d'Espagne, arrêtés par les Cantabres, se livrent à la culture des arts et des sciences qui adoucissent leurs mœurs.

Au milieu de ces événements grandit l'autorité ecclésiastique, la seule qui sait organiser dans le bouleversement au sein duquel se régénèrent les familles et les sociétés. Les pontifes arrivent à l'apogée de leur puissance. Tel est le tableau que nous nous efforcerons de tracer.

Louis, fils de Charlemagne, mérita mieux le surnom de Pieux, qui lui fut donné par ses contemporains, que celui de Débonnaire, que lui a maintenu la postérité (1). D'un caractère bienveillant, il eut les mœurs et les vertus d'un particulier, et manqua des qualités nécessaires à l'homme public pour faire le bien qu'il désirait. Élevé avec soin par saint Guillaume de Toulouse, il eut pour la religion un amour fervent et candide, au point de considérer les prêtres comme supérieurs à toute grandeur humaine. Son père le força de se livrer de bonne heure aux affaires et lui confia le gouvernement de l'Aquitaine, où il montra tant

(1) Les Italiens l'appellent, à la manière latine, *Pio*, dans le sens de doux, comme Virgile en parlant d'Énée; les Allemands entendent ce surnom dans le sens religieux, et le traduisent par *Fromm*; les Français, par DÉBONNAIRE.

Les historiens de ce temps sont :

THEGANUS, *De gestis Hlodovici*. De bonne foi, quoique parfois peu impartial.

ASTRONOMUS, *De vita Hlodovici Cæsaris*. « Cette biographie de Louis le Débonnaire par l'Astronome, écrivain du neuvième siècle, est, dit l'abbé Le Gendre, ce que nous avons de meilleur sur le règne de ce prince. »

NITHARD, *De dissensionibus filiorum Ludovici Pii*. Il était proche parent de Charlemagne, et partisan de Charles le Chauve.

ERMOLDUS NIGELLUS, *Carmen in honorem Ludovici*.

M. Pertz, bibliothécaire du roi de Hanovre, a publié dans les *Monumenta Germaniæ* (vol. V), parmi beaucoup d'autres documents relatifs à cette époque,